

Johannes Vermeer (1632-1675), grand peintre hollandais du XVII^e siècle met en scène de nombreux couples de conditions diverses.
Regardons tout d'abord sa **Leçon de Musique**, intitulée aussi **Une Dame au virginal et un gentilhomme**, vers 1662-64, une huile sur toile de 74 sur 64,5 cm.



Ce tableau est dans la collection de la famille royale d'Angleterre depuis 1762, conservé d'abord au château de Windsor puis au palais de Buckingham à Londres.

Nous sommes dans un intérieur aristocratique, la grande pièce est éclairée par deux fenêtres, le virginal (on dirait aujourd'hui le clavecin) est soigné. Il sort peut-être de l'atelier du célèbre artisan d'Anvers, Ruckers, comme le modèle ci-dessous. Sur le sol des dalles de marbre blanches et noires, un tapis précieux de Turquie sur la table, une cruche à vin de porcelaine blanche contrastant avec les cadres noirs du miroir et du tableau. Et un deuxième instrument de musique à plat sur le sol : une basse de viole.



Les lignes de fuite – cf. les obliques des fenêtres - conduisent notre regard vers la femme, dont le visage est reflété dans le miroir. L'homme, qui a posé sa basse de viole, est absorbé dans la contemplation de la Dame, vêtue elle aussi avec soin. Les couleurs chaudes du corsage et de la jupe contrastent avec le noir du vêtement de dessus. Simplicité et modernité du peintre !

Nous sommes en présence d'un tableau qui célèbre la musique, pour preuve, le texte sur le couvercle du virginal, en latin : « Musica letitia co(mes) medicina dolorum », qui peut se traduire par « La musique est la compagne de la joie et un remède pour la douleur ».



Mais un tableau qui célèbre aussi l'amour ! C'est le message du tableau dans le tableau situé à droite du miroir. Le « tableau dans le tableau » si fréquent dans les œuvres de Vermeer nous transmet souvent un message. Sur cette reproduction on ne verra pas la scène représentée. Mais sachez qu'il s'agit de l'histoire de Cimon et de Pero, cette dernière dite « la charité romaine ». D'après l'auteur ancien Valère Maxime, dans son livre V de « Faits et Édits mémorables », elle serait venue au secours de son père emprisonné, lui apportant nourriture, et même lui donnant son sein pour qu'il ne tombe pas d'inanition !

Avec **Officier et jeune fille souriant** (vers 1658, 50,5/46), nous changeons d'univers. Cette œuvre est conservée à New York, dans la Frick Collection, à deux pas de Central Park. C'est une collection privée d'une grande richesse. Constituée par l'homme d'affaires Henry Clay Frick (1849-1919), elle possède 3 Vermeer, sur environ 35 tableaux attribués à ce peintre tardivement redécouvert à la fin du XIXe siècle et qui signait et datait très rarement ses œuvres. De plus Vermeer est mort jeune, à 43 ans.

Voyez la reproduction ci-dessous, page suivante :

Une belle lumière éclaire la jeune fille au corsage jaune et noir. Elle sourit, le buste légèrement en avant. En contraste, un homme vu de dos, l'officier, chapeau noir et veste rouge, bien plus grand que la femme. Il a gardé son chapeau, en effet à cette époque on ne se découvre que devant le roi. Du chapeau s'échappent les flammèches rouges du ruban !

Remarquons toujours l'importance de la perspective linéaire. Le point de fuite de la fenêtre se trouve entre l'homme et la femme, au niveau du regard de la femme.

Au mur, la reproduction fidèle d'une carte de Hollande et de Frise occidentale. Mais le sommet de la carte représente l'ouest, pas le nord !

Nous sommes en présence d'une scène de séduction : l'officier regarde avec insistance une femme qui se montre disponible. Elle sourit, elle a un verre de vin à la main.

Le sujet est scabreux, mais cet être – cette femme - est admirable. La vertu esthétique fait oublier le vice ? La manière de peindre transformerait la signification que cette image peut avoir ? Pour Tzvetan Todorov, qui a écrit un petit livre que j'aime beaucoup, intitulé *Éloge du quotidien. Essai sur la peinture hollandaise du XVIIe siècle* (Gallimard, Folio-Essai, 1990), ce tableau est un hymne à la vie. Il témoigne, avec d'autres tableaux de Vermeer, d'un amour intense de la vie qui transcende la morale.



Officier et jeune fille souriant.

Pour terminer regardons **La Jeune fille au verre de vin** (vers 1659-60, 77,5/66,7), huile sur toile conservée à Brunswick (cette œuvre, volée par les troupes napoléoniennes en 1807 et exposée au Louvre jusqu'en 1814, a dû être rendue après la défaite de Napoléon, ce qui n'a pas été le cas de toutes les œuvres pillées, cf. l'extraordinaire et géant tableau de Véronèse, Les Noces de Cana, toujours au Louvre).

Dans ce tableau, 3 personnages ... et un quatrième sur le vitrail ! Au centre, une jeune femme, un verre de vin à la main, elle sourit, elle nous sourit ! Elle est resplendissante, dans cette luxueuse robe de satin rouge, avec son corsage jaune. Et à gauche cette extraordinaire nature morte : citron, carafe, linge blanc mis en valeur par la nappe bleu sombre.

L'homme qui fait la cour, tête nue, est courbé dans une attitude de vassal : il est à ses pieds ! Le troisième personnage est prostré, victime d'abus d'alcool ? ou se remettant mal d'un échec lors une tentative amoureuse ? Le tout sous le portrait pendu au mur, d'un personnage sévère, énigmatique (nous ne suivons pas les commentateurs à l'imagination fertile qui proposent d'y voir le maître de maison dont la femme folâtre ! Nous préférons garder le mystère de cette présence). Par contre, le message envoyé par le personnage représenté sur le vitrail est explicite. Il tient une bride. C'est donc l'éloge de la tempérance, il faut savoir contenir son désir. Se courber ainsi devant une dame, se montrer prêt à tout pour obtenir ses grâces ... est vraiment digne d'un gentilhomme ? Et là nous retrouvons la leçon donnée un siècle plus tôt par Cranach dans son Hercule et Omphale.

La femme, droite sur sa chaise, consciente de sa beauté et de son pouvoir, semble nous dire : je gère ! je sais ce que je fais, je domine la situation !

NB. Pardons pour la mise en page imparfaite, regardez les pages suivantes : je mets d'abord le tableau, puis le détail du vitrail !

Jean-Paul Salles.



